

Jeux héraldiques et gloses rythmées

Lorsque, au début de 1958, M. le chanoine Dupont Lachenal me proposa de traduire quelques vers conservés aux Archives cantonales, je crus qu'il s'agissait d'une petite récréation latine ; je pensais à des vers contenant une malice, sur le modèle de ceux-ci : *Sirrum amœnum, stercore plenum, — Vespia nobilis, multum habet plebis...* Erreur. Je me trouvai devant une série de véritables rébus et ne manquai pas de murmurer contre l'auteur de ces vers qui perdit sans doute bien du temps à créer des difficultés à ses futurs traducteurs !

Ce qui augmentait encore l'embarras, c'est qu'aucun historien ne proposait de ces vers une date hors de conteste. Le couplet sur Viège, dans une allusion à une grande bataille, pouvait bien, semblait-il à première vue, nous mettre sur la piste ; hélas ! les mots *non pridem* peuvent signifier : « il n'y a pas très longtemps », mais l'on sait que la notion du temps est personnelle à chacun... On en jugera en constatant aujourd'hui qu'une distance de deux cent quinze ans sépare notre auteur de la bataille perdue par le comte Rodolphe de Gruyère sous les murs de Viège en décembre 1388.

De déduction en déduction, M. Léon Imhoff¹ en était arrivé à dater ces compositions rythmées sur des emblèmes héraldiques, des premières années du XVII^e siècle, des dernières de l'épiscopat d'Hildebrand de Riedmatten, qui mourut le 4 décembre 1604. L'exemplaire de ces poèmes conservé aux Archives cantonales de Sion étant alors le seul connu, malgré de multiples recherches, et manquant des premiers et derniers feuillets qui seuls eussent pu donner des indications certaines, il fallait bien se contenter d'hypothèses.

Or, la publication², même incomplète, de cette œuvre valaisanne du début du XVII^e siècle, ne tarda pas à recevoir sa récompense par la découverte d'un exemplaire complet, demeuré jusqu'alors inconnu, dans les archives de la famille de Riedmatten. Il nous faut louer le flair de M. Imhoff qui l'avait mis sur la bonne piste, puisque nous savons maintenant de façon certaine que cette suite de petits poèmes héraldiques fut composée en 1603 et imprimée en 1604 par Guillaume Maes, imprimeur à Fribourg.

Et il ne me reste, comme on me l'a proposé, qu'à reprendre ma plume pour que soit enfin donnée ici au lecteur une connaissance de l'œuvre entière du poète sédunois de 1603 : Pierre Brantschen.

¹ *Annales valaisannes*, mai 1958, pp. 334-368.

² *Ibid.*, pp. 369-388.

Ecrits peu après 1600, ces distiques sont pleins de souvenirs mythologiques : ils portent la marque de la Renaissance, et, comme tous les grands mouvements de culture, la Renaissance sous la forme latine n'a dû pénétrer chez nous qu'au siècle qui suivit les Lefèvre d'Étaples, les Érasme, les Guillaume Budé, qui l'avaient fait rayonner en France.

On sait que tous les actes officiels étaient encore en Valais rédigés en latin il n'y a pas deux siècles ; on trouve encore dans beaucoup de maisons des actes de partage ou de vente couchés en latin par les notaires. Inutile cependant d'y chercher le style de Cicéron : à partir du XVII^e siècle, la prose latine qui se survit baisse considérablement de qualité, encore que la science des grammaires et des dictionnaires ne cesse de se perfectionner. Les *vers latins* ont fait plus long feu. Alfred de Musset en a composé de jolis, et Baudelaire ; je me souviens d'en avoir traduit de très émouvants, écrits par un grand écrivain et historien contemporain, Gonzague de Reynold³. Je crois, d'ailleurs, que les Jésuites ont encore la versification latine aux programmes de leurs collèges ; en tout cas — qui l'eût dit des fils de S. Ignace ? — ce sont eux qui firent reflourir en Europe et dans le Nouveau Monde, avec la foi catholique, les rosiers du Parnasse latin. Et les Bénédictins — chez nous, Einsiedeln et Engelberg — n'en sont pas de moins bons jardiniers.

Au XVII^e siècle, « les poètes latins étaient si nombreux qu'on a pu extraire de leurs œuvres toute une biographie de Louis XIV »⁴. Parmi les vers latins d'alors, nous en trouvons de réguliers, sur les modèles de Virgile, d'Ovide et d'Horace ; nous en trouvons de semblables à ceux qui nous intéressent : compassés, guindés, hoursoufflés, pleins de traquenards voulus, antithèses, jeux de mots, hyperboles ; et tout ce mélange de géants, de héros, de divinités infernales, célestes ou terrestres, viennent se faire baptiser jusque dans les hymnes de l'Église. On dirait que le style baroque, éloigné du français par Malherbe et Boileau, s'est réfugié pour une part dans cette survivance de la poésie latine.

Notre auteur écrit en distiques élégiaques. Le distique est composé d'un hexamètre et d'un pentamètre. L'hexamètre — six pieds divisés en deux hémistiches variables, formés de dactyles et de spondées — est le vers héroïque, celui de Virgile dans les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéïde*. Le pentamètre se compose de cinq pieds, ou plus exactement de deux hémistiches de deux pieds et demi chacun. Il rompt l'allure grandiose de l'hexamètre.

Les latins font usage du distique dans l'épigramme, l'élegie ; Ovide l'emploie dans les *Tristes*, les *Pontiques*, les *Héroïdes*. Son allure

³ In *Virginem Montium*, dans *Echos de Saint-Maurice*, avril-mai 1954, pp. 162-165.

⁴ Laurand, *Manuel des Etudes grecques et latines*.

sautillante mélangeant la gravité au primesaut, réservant le pentamètre à une pointe qui répond en riant à l'envolée héroïque de l'hexamètre, convient assez bien à ces descriptions de blasons, qui sont apparentées, en somme, à l'épigramme.

Ce latin de la Renaissance est étonnant ! La prose se distingue par sa facilité ; on dirait que les auteurs — et Erasme lui-même — pensent en langue moderne et qu'ils traduisent, un peu comme font les élèves. Mais quand il s'agit de vers, on dirait qu'ils compliquent à plaisir. Chez notre auteur, ce n'est pas seulement maladresse d'écolier, mais un sibyllinisme voulu, les exercices d'un Mallarmé avant la lettre, d'un Mallarmé latin.

Quelques années après l'œuvre que nous traduisons ici, un successeur de Pierre Brantschen, probablement Jean de Sépibus, composera en 1639 une suite de dessins héraldiques et de vers latins qui n'ont pas eu l'honneur de l'impression, mais dont le manuscrit colorié est heureusement conservé⁵. De la même époque date aussi une curieuse inscription latine pleine de mystère et d'embûches, que le chanoine Georges Massard fit graver sur une poutre de la cure de Liddes en 1634⁶. Mentionnons aussi des vers latins dus, semble-t-il, au chanoine Christian Franc (1635-1679), frère de l'Abbé de Saint-Maurice Joseph-Tobie Franc, qu'a publiés le chanoine Dupont Lachenal⁷. A Saint-Maurice encore, le sautier Jean Dépraz versifiait en latin une dédicace aux Martyrs Thébains et le chanoine Jacques Muri-sier, de la Prévôté du Grand-Saint-Bernard, invitait en vers latins ses lecteurs à lire et relire la grande tragédie composée par son cousin Gaspard Bérody sous le nom de *Thébaïde sacrée*, publiée en 1618⁸. Citons enfin des vers latins acrostiches dédiés par Jean Strack le jeune à Jean Schiner, camérier de l'évêque Adrien IV de Riedmatten, en 1648⁹.

Tous ces vers latins sont d'un genre très proche de ceux que nous examinons ici : même veine d'inspiration, mêmes jeux verbaux où se mêlent acrostiches, épigrammes, anagrammes, même forme métrique. Ce genre était donc en honneur au XVII^e siècle en Valais.

Mais laissons la parole à Pierre Brantschen.

⁵ Au Musée Buttin-de Loës à Grandvaux (District de Lavaux, Vaud).

⁶ *Echos de Saint-Maurice*, janvier 1959, pp. 13-19.

⁷ *Echos de Saint-Maurice*, juillet-août 1928, pp. 63-65.

⁸ Editée par Guillaume Darbellay, imprimeur à Fribourg, en 1618, rééditée par le chanoine Pierre Bourban à Fribourg encore en 1894.

⁹ Archives de la famille de Riedmatten.

Dédicaces

Au Révérendissime et Illustrissime Evêque

Mgr HILDEBRAND DE RIEDMATTEN

Evêque de Sion,

Préfet et Comte du Valais.

A M. le Doyen et aux autres Chanoines

du Vénérable Chapitre

*de l'Eglise Cathédrale de Sion*¹

1. — En notre siècle démocratique, l'accumulation des titres pompeux nous gêne aux entourures, comme l'armure empêchait le jeune David. L'évêque est *Révérendissime* et *Illustrissime* ; il est devenu *Sa Grandeur*, puis *Son Excellence*. Les autorités civiles sont *Magnifiques* et *Illustres* ; les Messieurs du Chapitre sont « *d'une vénérable dignité et religion* ».

Nous avons tout simplifié, mais pour combien de temps ? Parce que, fait remarquer le brave don Abbondio de Manzoni, lorsque le Pape a réservé le titre d'Eminence aux cardinaux, — « peu à peu les évêques leur prendront ce titre, puis les abbés, puis les prévôts, puis les chanoines ; ... seuls les curés sont bons pour tirer le char ; révérends pour tout potage, jusqu'à la fin du monde »...

REVERENDISS.
ET CLARISSIMO
ANTISTITI

DN. HILTE-
BRANDO
A RIEDMATTEN
EPISCOPO SE
DVNENSI, PRAEFECTO
ATQVE
COMITI VAL
LESIAE:

VENERANDA DI-
GNITATE AC
RELIGIONE
DOMINIS,
DN DECANO, AC CETERIS ECCLE-
SIAE CATHEDRALIS APVD SE-
DVNEN. CANONICIS.

Aux Magnifiques et Illustres Seigneurs

JEAN IN ALBON,

Antoine Maienchet, Matthieu Schiner,

Aegidius Jossen, Georges Michael, baillifs ;

à Noble François de Platea, Jean Roten, bannerets

ou porte-drapeaux ; et aux autres

*MÉCÈNES*¹

du noble Valais,

en témoignage de respectueuse gratitude à ses Seigneurs,

Pierre Brantschen,

*régent*² *des Ecoles de Sion*

1. — Parmi tous ces titres, Brantschen fait briller en grosses lettres celui de MÉCÈNES. Précurseur, il annonce le primat de l'esprit, la gloire des Lettres, des Sciences et des Arts.

2. — Quel titre donnerons-nous à Pierre Brantschen ? Quel titre plus beau que celui de régent ? Mais laissons à M. Léon Imhoff le soin de nous aider à faire plus ample connaissance avec ce maître à écrire et à penser du Collège de Sion, comme avec tous ces « Mécènes » à qui celui-ci dédie ses vers.

MAGNIFICIS ET
ILLVSTRIBVS VIRIS,
IOANNI IN AL-
BON, ANTONIO MAIENCHET,
MATTHAEO SCHINER, AEGIDIO IOS-
SEN, GEORGIO MICHAELI BALLIVIS:
N. FRANCISCO DE PLATEA, IOAN-
NI ROTEN, BANDARETIS SEV AN-
TESIGNANIS: AC CAETERIS
INCLITAE VALLESIAE

MAECENATIBVS
AC DOMINIS SVIS, GRATAE
OBSERVANTIAE
ERGO

PETRVS BRANSCHEN LVDIMA-
GISTER SEDVNENSIS DD.



BLASON
 du Révérendissime et Illustrissime
 ÉVÊQUE DE SION
 Mgr Hildebrand de Riedmatten
 célébré en vers

Tu vois verdier au centre le trèfle¹ à une tige flanqué de deux étoiles brillantes.

C'est, je crois, le signe que, sous ce règne qui fait fleurir la vertu et la religion², la vigueur que cache le prince dans un cœur silencieux, nourrit la force du caractère, la protège, l'épanouit et l'accroît.

Pourquoi deux étoiles rayonnantes montrant comme du doigt³ l'épée et la crosse⁴, si ce n'est parce que la charge fut donnée par la citadelle céleste.

Pourquoi trois feuilles vertes sur une seule tige ? Symbole de la Sainte Trinité⁵. Aime-le, ce symbole.

Ce n'est pas pour rien, ô très illustre Prince des Valaisans⁶, que tu tiens le sceptre sous la trinitaire égide : si tu portes le même emblème que la TRINITE, rappelle-toi sous quel Chef tu es chef⁷.

1. — *Tryphyllon*. Le latin *trifolium* paraît trop simple à l'auteur humaniste ; il lui fallait le mot grec, et avec deux y encore, alors que *triphullon* suffisait à rendre *Τρίφυλλον*...

2. — *Virtus religioque* : la foi et les mœurs.

3. — Festus, au III^e siècle, et Macrobe, au V^e, emploient *indigitare* ou *indegetare* dans le sens d'appeler un dieu par son nom, de l'invoquer. Pour Arnobe, en Afrique, vers 300, le mot signifie simplement : appeler, désigner, nommer. Térence, enfin, dit : *indigitare* ou *indigitare precem* pour : adresser une prière, comme pour l'orienter en montrant du doigt le destinataire. Ce verbe très spécial,

REVERENDISSIMI ET ILLUSTRISS
SEDVNENSIVM PRAE
 SVLIS, DN. HILDEBRANDI A RIEDMATTEN
INSIGNIA
 VERSIBVS ILLUSTRATA ▶



ERNIS vt è centro vireat monocaule Tryphyllon,
 Cuius stella micans cingit vtrinque latus.
 Omen inessereor, virethuius PRINCIPIS æuum,
 Principe quo Virtus Relligioq; viret.
 Spem, viror ille, animi nutrit, fouet, educat, auget,
 Quam Princeps condit pectore sub tacito.
 Cur Stellæ irradiant duplices, ensemq; pedumq;
 Indigitant? Cæli munus ab arce dari.
 Cur tibi terna virent Folia vno à Caule? Sacratæ
 Symbolon est TRIADI. Symbolon istud ama.
 Haud vanè, ò VALLESIADVM clarissime PRINCEPS,
 Numine sub trino sceptrâ dicata reges.
 Si tibi cum TRIADE est coniunctum symbolon, ergò
 Aduigila sub quo Præfule Præful agas.

Brantschen l'utilise pour dire que les deux étoiles attirent le regard sur l'épée et la crosse, et pour montrer aussi, dans la proposition infinitive, que le double pouvoir (temporel et spirituel) symbolisé par l'épée et la crosse, est donné par Dieu (*ab arce Caeli*).

Le pouvoir temporel des évêques de Sion approche, d'ailleurs, de sa fin : bientôt les « Patriotes » l'arracheront des mains de Mgr Hildebrand Jost, deuxième successeur de Mgr Hildebrand de Riedmatten, et s'ils en rendent aux prélats ultérieurs les insignes, c'est non sans réticence et plus apparence que réalité.

4. — *Pedum* désigne chez le poète Ennius : le *javelot*, chez Virgile : la *houlette* du berger ; c'est ici la *crosse* de l'évêque, houlette du bon pasteur, dont le nom n'a rien à voir avec la croix, comme on pourrait le penser : *crosse* vient, en effet, de *croc* : bâton recourbé, qui représente bien la houlette du berger. Le mot fait penser à Pierre à qui Jésus confie ses brebis.

5. — *Sacrata Trias* : la Triade sacrée, la sainte Trinité.

Trias, en grec, signifie un groupe de trois. Les chrétiens entendent par là les trois Personnes divines. C'est peut-être le poète Fortunat, évêque de Poitiers au VI^e siècle, qui, le premier, employa ce mot latinisé pour désigner la sainte Trinité.

On sait que saint Patrick utilisa le trèfle pour enseigner aux Irlandais qu'il y a un seul Dieu en trois personnes. Le trèfle est resté sacré pour les Irlandais, et dans la symbolique chrétienne il désigne la sainte Trinité.

6. — *Vallesiadum*, génitif pluriel de *Vallesiades*, désinence grecque : les Fils du Valais.

7. — A noter l'effet du dernier vers : antithèse formée par le même mot répété à deux cas différents : *sub quo Praesule praesul*.

Description de l'Eglise de VALÈRE et éloge de l'antique et vénérable Chapitre des CHANOINES de Sion

Tu vois la tour crénelée de l'Esprit-Saint¹ tout au sommet de la colline.

DIEU lui-même la protège de sa main, Deucalion² la tient au-dessus des eaux.

Ce rocher est le Thabor que le Christ vêt de sa lumière³ et d'où les célestes pensées descendent aux cœurs des pieux fidèles.

Là se retrouve la sainte assemblée qui réunit tous les membres du Christ ; là aussi demeure l'antique société des justes, et ce n'est pas vaine formule.

Elevez ici vos cœurs, vos yeux, ô vous tous que l'esprit de doute fait errer dans l'angoisse.

Vous y trouvez un DIEU, une foi, un baptême, une espérance, une crainte, un amour⁴.

Ici la lampe n'est pas mise sous le boisseau⁵ ; à visage découvert, à voix haute, les fils de Zacharie⁶ célèbrent la gloire de DIEU.

Attention, Babylone⁷ orgueilleuse, embrasée de colère, n'essaie pas, comme les Géants⁸, de renverser cette maison.

C'est la maison de DIEU, stable et solide : le Monarque du ciel et de la terre la garde pour les justes et ne la laisse pas ébranler.

1. — *Pneuma*. Nom grec du Saint-Esprit. Ce mot, qui signifie « le souffle », correspond au latin *spiritus*. Est-ce un goût d'exotisme qui fait que les poètes chrétiens choisissent de préférence le nom grec ? On le trouve dans S. Avit († 518), évêque de Vienne (*Carm.* 6, 343 ; traduction de la Genèse). Et, naturellement, dans les hymnes datant de la Renaissance.

2. — *Deucalion*. On ne s'attendait guère — ou plutôt si, connaissant le goût de l'époque, on ne s'attendait que trop à voir Dieu comparé à Deucalion, ce fils de Prométhée et époux de Pyrrha. Sous son règne, Jupiter veut anéantir la race humaine par un déluge. Toute la terre est submergée sauf une montagne où s'arrête la barque de Deucalion et de sa femme. Les eaux retirées, les époux demandent conseil à Thémis qui leur dit : « Sortez du temple, voilez-vous le

visage et jetez derrière vous les os de votre grand-mère ». En réfléchissant, ils trouvent que les pierres sont les os de notre grand-mère à tous, la Terre. Ils se mettent donc en marche, semant des pierres derrière eux ; elles s'animent : celles de Deucalion sont changées en hommes, et celles de Pyrrha en femmes, et la terre se repeuple.

On voit la parenté de ce mythe avec l'histoire de notre père Noé. Valère, montagne inébranlable au-dessus des marécages du Rhône, est le nouveau mont Ararat où s'arrête, insubmersible, la barque de l'Eglise.

3. — Ce passage évoque la transfiguration du Christ décrite par saint Matthieu, XVII, 1-2, et saint Marc, IX, 1-2.

4. — Il y a ici sans doute une allusion aux conflits religieux qui troublent le Valais autour de 1600 : d'une part, l'esprit qui doute ; de l'autre, l'unité de la foi.

5. — Rappel de l'image évangélique où le Christ compare ses disciples à une cité bâtie sur une montagne, à une lampe qu'on ne cache pas sous un boisseau. Matth., XV, 14-15 ; Marc, IV, 21 ; Luc, VIII, 16, et XI, 33.

6. — Zacharie, époux de sainte Elisabeth et père de saint Jean-Baptiste, représente le sacerdoce juif. L'expression « fils de Zacharie » veut désigner le sacerdoce chrétien.

7. — *Babylone* personnifie les ennemis de l'Eglise.

8. — Après les Titans, ce furent les géants qui se révoltèrent contre le Ciel. Pour détrôner Jupiter, ils entassèrent deux montagnes l'une sur l'autre, Pélion sur Ossa, et tentèrent d'escalader le ciel. Hercule prête main forte au maître des cieux pour les exterminer. Les ennemis de l'Eglise ne pourront rien contre Valère, pas plus que contre l'Eglise elle-même.

SACRAE
AEDIS VALLERIANAE
 DESCRIPTIO, ET AVITI AC VENERABILIS
 COLLEGII
CANONICORVM
 SEDVNEN. ENCOMIVM.



LN tibi turritam Diuini Pneumatis ædem
 Rupis in excelso vertice conspi cuam,
 Quam DEVS ipse manu fulcit, quam protegit idem
 Deucalion, ne se naufraga mergat aquis.
 Hic mons ille Thabor, quem Christus lumine vestit,
 Euoluens famulis cœlica fensa piis.

Hic sacra membrorum compages Christi, et auitum
 Iustorum, haud vano nomine concilium.
 Huc mentem, huc oculos vestros conuertite, quotquot
 Pœssim mens dubios irrequieta rotat.
 Namq; unus DEVS, una Fides, Baptismatis una hic
 Sanctio, Christiadûm spes, timor, et amor.
 Hic iubar haud modij sub tegmine fulget, aperto
 Vultu ast Zachariæ, vox sonat alta DEVM,
 Vnde ferox Babylon furijs succensa, Gigantum
 More domum, caueas ne populere. DEI
 Namq; sedet, statq; ipse poli terræq; Monarcha
 Pro Iustus, tolli nec sibi sacra sinit.

Les sept Dizains du noble VALLAIS et leurs emblèmes

La terre valaisanne¹ est divisée en sept Dizains.

Chacun a son blason, chacun a son emblème : SION² a deux étoiles ; SIERRE, Phébus ; LOECHE, un griffon ; RAROGNE montre deux pieds de vigne et deux grappes bicolores ; VIEGE, deux lions affrontés ; BRIGUE porte un dragon ; CONCHES³, des croix.

Mais pourquoi l'étoile ? Péan ? le griffon ? pourquoi la vigne ? pourquoi le lion farouche ? pourquoi le dragon ? la croix géminée ? Que veulent signifier ces emblèmes ?

1. — L'auteur emploie les deux formes latines du nom Valais : *Vallesium* et *Vallesia*. L'une et l'autre se rencontrent dès le XIII^e siècle, la préférence allant à la première jusqu'au XVI^e siècle, à la seconde depuis le XVI^e siècle (*Armorial valaisan*, p. 269). Dans le titre de sa planche III, comme dans ses dédicaces, c'est la forme *Vallesia* qui s'impose à lui, mais dans le premier vers du poème sur les Sept-Dizains réunis, c'est le mot *Vallesium* qui revient avec *Terra Valesi* (avec un seul l).

2. — Il est amusant de remarquer que l'auteur de ces vers latins n'a retenu du nom latin de trois Dizains que la première syllabe : SE pour *Sedunum*, Sion, SIR pour *Sirrum*, Sierre, RAR pour *Raronia*, Rarogne, et que cette syllabe seule compte dans la métrique du versificateur. On reproche beaucoup à notre temps sa manie des abréviations (pensons à l'ONU, par exemple) ; or, l'on voit par ces vers qu'au début du XVII^e siècle on aimait aussi abrégé certains mots... Les plaques minéralogiques des autos ont donné une consécration officielle aux abréviations désignant les Cantons : FR pour Fribourg, GE pour Genève, OW pour Obwald, SG pour Saint-Gall, TI pour Ticino, Tessin, VD pour Vaud, VS pour Valais, etc. L'exemple de SE, SIR ou RAR, dans ces vers vieux de trois siècles, donne une justification et une noblesse inattendues à nos abréviations actuelles...

3. — Ici, l'auteur écrit *Gomsia* pour *Gomesia*, élidant la lettre e pour les besoins de la métrique.

INCLITAE

VALLESIAE
IN SEPTEM CONVEN-
TVS PARTITIO, CVM
EORVNDEN INSI-
GNIVM ICONIBVS.



EDITVR in septem Conuentus Terra VALESI.

Quilibet hos Fasces, et sua Signa refert,
SE: geminum sidus, SIR: Phœbum, LEV-
CA gryphumque.

Fert vites botro RAR: bicolore duas,
VESPINA sed binos arrecta fronte leones.
Fert BRIGA serpentem, GOMSIA fertque cruces.
Sed quid stella? Pæan? gryphus? quid vitis? et audax
Quid leo? quid serpens? cruxque gemella volunt?

La très célèbre cité de SION et son Dizain

*Ce que Lucifer est au ciel
je le suis à la patrie.*

Astres, LUCIFER¹ de l'aurore, du couchant HESPÉRUS, surpassent tous les feux et les flambeaux célestes.

Capitaine de la lumière, le premier conduit le jour que le second, heureusement, reçoit et termine.

Au peuple qu'entoure le lit du Rhône², tu tiens le flambeau de sagesse et de justice.

Lucifer jette moins de rayons dans la voûte du ciel que toi de rayons de gloire dans la patrie.

1. — *Lucifer*, en grec *Ἑωσφόρος* ou *Φωσφόρος* : qui apporte la lumière. C'est la planète Vénus, l'étoile du matin qui reparaitra brillante le soir, chantée par les poètes tant que le monde vivra.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine
Dont le front sort brillant des voiles du couchant...

(Musset)

C'est donc la même planète qui est tour à tour *Lucifer* et *Vesper* ou *Hesperus*. Mais la mythologie en fait deux êtres différents dont chacun a son histoire.

Lucifer, fils de Jupiter, est le conducteur de tous les autres astres. Il annonce aux mortels l'arrivée d'Aurore, sa mère.

A l'autre bout du monde, Hespérus, son frère, dans le jardin des Hespérides (Espagne, Occident), reçoit les mêmes astres et termine le jour.

Sion les possède tous deux dans ses armoiries, le premier signifiant la Sagesse (le jour) et le deuxième la Justice (la nuit).

2. — *cingit quos Rhodanus alveo* : sans doute s'agit-il ici de la cité de Sion que le Rhône entoure à l'Est, au Sud, voire à l'Ouest. Si le fleuve entoure la capitale du Valais, il est lui-même entouré des Alpes qui bordent le pays tout autour, ces « cent vierges dans les hauteurs » dont parle Claudel dans le *Cantique du Rhône* (*La Cantate à trois voix*).

CELEBERRIMÆ VRBIS

SED VNENSI- VM CONVENTVS.



Quod lucifer cælo, id ego patriæ.



VCIFER auroræ, occasus iubar HESPERVS,
omnes
Exsuperant ignes, æthereasque faces,
Et velut ille diem lucis dux præuius affert,
Sic faustè cœptum terminat iste diem:
Scilicet indigenis, cingit quos Rodanus alueo,
Consilij præfers, iustitiæque faces.
Quot radios spargit cælesti lucifer orbe,
Tot patriam laudum dotibus irradias.

Le Dizain de SIERRE

Ténèbres, place au soleil !

*Phébus*¹, où vont tes rayons ? Sans feinte, sans fraude, éclatant de ta claire lumière, tu vas au-devant des SIERROIS².

Quand se lèvent les feux de Titan³, l'épaisse nuit s'en va, la terre éblouie respandit : à la splendeur de ta vaillance, les mauvais génies de la nuit, et la feinte et la fraude prennent la fuite.

Tu es un peuple amoureux de la lumière, ennemi de la nuit et des ténèbres, lumière amie des bons, ennemie des méchants.

1. — Réconcilié avec Jupiter après bien des démêlés, *Phébus* ou Apollon, dieu de la poésie et de la lumière, est rétabli dans ses droits divins ; on le charge de répandre la lumière sur l'univers. *Φοῖβος*, lumière et vie, conduit le char du soleil. On voit que dans sa course, il n'oublie pas les Sierrois.

2. — *Sirriadas*, accusatif de *Sirriades*, forme hellénisante à rapprocher de *Vallesiadum* dans le poème I consacré à l'Évêque.

3. — *Titan*. Est-ce le père de l'Aurore ? Est-ce son époux Tithon, le fils de Laomédon et le frère de Priam ?

Est-ce le Titan Prométhée qui donna le feu aux mortels ?

Est-ce Phébé-Hélios, le soleil, dont la mythologie primitive faisait un des Titans, fils d'Uranus et de Titeia ?

En tout cas, notre versificateur décline son nom en grec, assurément pour nous donner du fil à retordre...

SIRRENSIS CONVENTVS.



Soli cedunt tenebræ.



VONAM Phœbe iacis radios? Sine fraude doloque
SIRRIADAS claro lumine clarus obis.
Nam velut exorti Titanos lumine, crassa
Nox abit, et tellus luce refusa nitet:
Sic splendore tuæ virtutis tabida noctis
Monstra intenderūt frauſque doluſque fugam.
Lucis amans gens es, noctem tenebrasque perofa,
Lux es amica bonis, lux inimica malis.

Le Dizain de LOËCHE

Pour être fort, il faut une âme élevée.

Que fais-tu, griffon¹ ? — Ma vaillance veut des forts.

— Mais pourquoi aigle devant et lion derrière ?

— Je suis vaillant d'esprit, je suis vaillant de corps : la valeur de LOËCHE ne peut plus haut monter.

Son esprit, comme l'aigle, s'élève à contre-vent ; à Mars elle offre la forte poitrine du lion.

— Pourquoi l'épée ? — Les droits inentamés de son sénat.

— Pourquoi nue ? — Prête au combat.

C'est ainsi que Lysippe² a voulu les animer sur l'airain : inébranlables dans la paix, héros à la guerre.

1. — Le *griffon*, en grec γρόψ, en latin *gryphus*, est un animal fabuleux (Pline, *Hist. nat.*, X), ordinairement représenté avec le corps et les pattes d'un lion, la tête et les ailes d'un aigle, unissant ainsi la force avec l'agilité. L'aigle représente aussi la vigilance, la force d'esprit. Loèche a le cœur du lion et l'esprit de l'aigle : elle est également forte dans la paix (*toga*) et dans la guerre (*militia*).

2. — Lysippe fut un statuaire grec du IV^e siècle avant Jésus-Christ ; son nom est pris ici par antonomase pour désigner le sculpteur, le graveur des armoiries de Loèche.

LEVCENSIS CONVENTVS



Vir fortis alta mente præditus.



VID gryphe stas: Fortes mea virtus arguit. At cur
Parte priore aquila es, posteriore leo?
Polleo mente, valens idem sum corpore, namque
Virtus LEVCENSIS cellius ire nequit.
Illa aquilæ similis se tollit ad ardua, mente,
Ad Martem pectus forte leonis habet.
Cur ensẽ præfert? Etenim stant iura Senatus
Integra. Cur nudus? Promptus ad arma feror.
Hos animare tibi voluit Lyfippus in ære
Robustosque toga, militiaque viros.

Le Dizain de RAROGNE

Concorde engendre puissance.

Deux ceps de vigne l'un appuyé sur l'autre, d'autant plus haut que mieux entrelacés¹ : ainsi monte sans fin la République unie dans les vertus dont l'amour est le lien.

Ah ! que toujours fleurisse en moi la paix ! Nourri de haine, un Etat périt².

C'est en prenant ma sève à même le CHRIST que je porte de si beaux raisins³.

1. — Le Dizain de Rarogne se composait de deux territoires distincts et distants : celui de Rarogne à l'Ouest, celui de Moerel à l'Est, entre lesquels s'insinue le territoire du Dizain de Brigue. Il en est encore ainsi aujourd'hui du District que l'on divise en Rarogne-Oriental et Rarogne-Occidental. Les deux ceps entrelacés font sans doute allusion à l'union des deux régions du Dizain qui, préparée par des héritages féodaux dès la fin du XIII^e siècle, fut confirmée par l'évêque André de Gualdo entre 1418 et 1437 ; le plus ancien sceau de Rarogne que l'on connaisse, date, d'ailleurs, de 1446 (cf. *Dict. hist. et biogr. de la Suisse*, t. IV, p. 767, art. *Moerel*, et t. V, pp. 392-393, art. *Rarogne* ; — *Armorial valaisan*, pp. 175, 205-206).

2. — Sans doute le versificateur humaniste s'est-il souvenu de cette sentence de Salluste : *Concordia parvae res crescunt, discordia maxumae dilabuntur* (*Jugurtha*, X, 6).

3. — Il y a là un écho de la parole du Christ rapportée par S. Jean, XV, 4-5 : la branche ne peut porter de fruit si elle est coupée du cep, mais si le disciple reste uni au Christ, dont la vigne est l'image, il fructifiera en abondance.

RARONIEN- SIVM CONVENTVS



Concordia opum facunda.



T vitis sese tollit per mutua nexa,
 Altius illa quidem, quò mage iuncta
 manet:
Sic quoq; ad immensum surgit Respublica
 culmen,
 Virtutum concors quam benè iungit amor.
Hoc mihi perpetuum, concordi vt pace virescam,
 Publica res odijs nam malè farta, ruit.
Hinc quod ego à CHRISTO viua radice vigorem
 Concipio, tantis vber abundo botris.

VII.

Le Dizain de VIÈGE

Il faut veiller pour la patrie.

*Noblement affrontés, voici deux lions, de tous les animaux princes
au plus haut rang !*

Comme les regards se mesurent ! Comme ils épient leurs chances !

*Apprenons d'eux, contre l'ennemi, à nous unir, à tout prévoir ;
à veiller dans la concorde, à nous tenir toujours prêts aux armes,
dans la main de Mars.*

*Tu nous en donnais la preuve il n'y a pas longtemps, ô VIÈGE,
en élevant le trophée¹ de ta vaillance sur les corps des héros.*

1. — Le trophée est un monument élevé pour perpétuer le souvenir d'une victoire. Ces deux derniers vers font sans doute allusion à un fait historique « assez récent » (*non pridem*) où le Dizain de Viège s'est illustré. Il s'agit probablement du combat survenu en 1388, dont le chanoine Bocard parle ainsi (*Histoire du Vallais*, Genève, 1844, pp. 96-97) : l'évêque « Humbert de Billens, sujet de la Savoie et par là même adhérent à Clément VII, n'était pas vu de bon œil par les Haut-Vallaisans qui, attachés à Urbain VI, recommencèrent les hostilités avec leur intrépidité ordinaire. Rodolphe, comte de Gruyère, qui, en qualité de bailli du pays pour l'évêque son neveu, occupait les châteaux de la Soie, de Montorge, de Tourbillon et de la Majorie, avait déjà eu de fréquentes rencontres avec eux : croyant mettre un terme à ces incursions en envahissant le territoire soulevé avec un corps de troupes assez considérable, il poussa jusqu'à Viège pour, de là, se porter sur les vallées supérieures. La fortune ne lui fut pas favorable. A peine venait-il d'y asseoir son camp qu'il s'y vit attaqué. Pendant la nuit, les gens du pays mirent le feu aux granges où dormaient ses soldats et, au même instant, fondirent sur eux à l'improviste. Cette attaque eut les suites les plus terribles : 4 000 cadavres ennemis jonchèrent le champ de bataille ; 400 hommes de Gessenay, qui dégagèrent le pont de la Viège et le défendirent avec intrépidité, eurent grand-peine à sauver le comte lui-même... (le 20 décembre 1388)... Quelques drapeaux enlevés en cette journée se voyaient encore au commencement du XVII^e siècle dans l'église de Glis. »

Ces drapeaux pourraient être le *trophoeus*, le « trophée », dont parlent nos vers ; mais la mémoire des Viègeois semble un peu longue pour dire *non pridem* quand il s'agit de deux siècles... Il est vrai que l'anniversaire de la victoire de 1388 se célèbre encore, sous le nom de *Mannenmittwoch* (*Dict. hist. et biogr. de la Suisse*, t. VII, p. 120), comme les Genevois rappellent chaque année l'Escalade manquée des Savoyards en 1602 : ces commémorations annuelles ont pour effet incontestable de rapprocher de nous ces événements du passé...

VESPIENSIS CONVENTVS.



Pro patria sedulo excubandum.

MAGNANIMOS cernis crispata fronte leones,
Quadrupedum prima nobilitate duces?
Vt vigili exacuunt prospectu lumina? nequa
Armorum clades exitiosa premat.
Pugnandum contra coniunctis viribus hostem,
Cunctaque mente prius prospicienda docent.
Quàm vigil excubijs, quàm concors pectore, promptus
Quàm fueris semper Martis ad arma manu.
Hoc tua non pridem virtus testata trophæo est
VESPIA, cum vidit corpora strato virum.

Le Dizain de NATERS ou de BRIGUE

Courage ignore feinte.

Les Parques épargnent, l'école dit vacances, le monde absurde tire de la pureté son nom : tu peux bien t'appeler VIPÈRE¹, peuple avide de louanges, mais ta vie enseigne de tout autres choses.

La hideuse vipère dresse son noir venin, mais ton esprit resplendit d'une candeur de neige.

Les vipères s'accouplent si étroitement qu'elles se tranchent l'une à l'autre la tête ; toi tu fuis Vénus et le fruit de Vénus, tu ne veux pas de vacances et tu abhorres les blandices d'Alcinoüs².

C'est par antiphrase que tu décores ton blason : on te dit VIPÈRE, mais ton cœur est de neige.

1. — Le blason de Naters donne au rédacteur de ces vers l'occasion de nous proposer un véritable rébus et sans doute de se réjouir de voir ses lecteurs « sécher » devant ce casse-tête !

L'anti-phrased est une figure qui consiste à employer un mot dans un sens contraire à sa véritable signification. Ici, l'anti-phrased se complique d'un anti-symbole. *Parcæ parcunt* : les Parques épargnent la vie des hommes dont elles coupent *parcimonieusement* le fil, — mais dans un autre sens elles n'épargnent pas, elles n'ont aucune pitié. *Schola* signifie proprement le loisir, et c'est pourtant ainsi qu'on appelle l'école, précisément parce que l'école n'est pas le loisir, mais que pour y vaquer il faut des loisirs. *Otium* est le repos du labeur manuel, mais c'est le labeur intellectuel. La *schola* entretient l'*otium*. Comprenne qui peut, c'est à double sens... Est-ce par humilité, par pudeur, par modestie, que le nom même et l'emblème de Naters est le serpent, symbole de ruse et de luxure, alors que les habitants du Dizain sont les plus candides et les plus francs des hommes ?

On remarquera qu'à l'époque où Brantschen écrit, c'est encore le vieux nom de *Naters* que porte le Dizain ; celui de *Brigue* ne lui est qu'ajouté, mais il prévaudra par la suite.

2. — S'agit-il d'Alcinoüs, le roi des Phéaciens, à la cour duquel furent célébrées les noces de Jason et de Médée, et dont la charmante fille Nausicaa accueillit Ulysse après son naufrage ?

NATRENSIVM SIVE BRUGEN- SIVM CONVENTVS.



Virtus est fraudis nescia.



EV Parcæ parcunt, schola ut altrix otij, et amens
Quo sibi munditiem nomine mundus habet:
Hoc, quoq; iure refers NATRICIS nomen, anhela
Gens laudum, tua sed cætera vita docet.
Squalens est atro natrix, horrensq; veneno,
Mens tua sed nivea simplicitate nitet.
Copula naticum Veneris sic nexuj inhaeret,
Alter ut alterius præsecet ore caput.
Tu Venerem et Veneris prolem fugis, otia spernis,
Turpia et Alcinoi respuis illecebras.
Ergo tu Antiphrafi decoras Insignia, quæ cum
VIPERA dicaris, pectus habes niueum.

Le Dizain de CONCHES

La Croix, ancre du Salut.

*Lorsque NEPTUNE gronde, l'ancre jetée à la mer sauve les matelots*¹.

*Compassant, le dauphin*² *s'y attache et, fermement, la retient.*

La croix du CHRIST est l'ancre que brûle d'embrasser le mystique Dauphin pour arrêter le naufrage de la mort.

Qu'elle te va bien, ô CONCHES, la croix sainte ! car ton espoir et ta foi sont en elle.

*Elle est de notre salut le fondement et le faite*³, *et le front du poète*⁴ *ne veut d'autre laurier.*

Composé par PIERRE BRANTSCHEN,
Maître des Ecoles de Sion,
l'an de Grâce 1603.

Gravé à Fribourg en Nuitonie
chez M. Guillaume Maes.

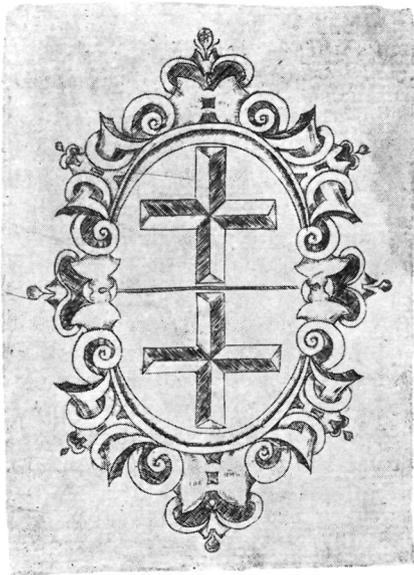
1. — Examinez la syntaxe des deux premiers vers. Peut-être est-ce : *anchora asyli sacri, jacta, nautis salo est* : l'ancre de l'asile sacré est, pour les matelots, toute la mer, c'est-à-dire qu'ils ne voient plus qu'elle, n'espèrent plus qu'en elle...

Ou bien, — ce qui est assez vraisemblable, — tout érudit qu'il est, Brantschen en prend-il à son aise avec la grammaire et décline-t-il *salus* (le salut) comme *salum* ou *salus* (la mer) ? Le sens, lui, n'est pas douteux.

2. — *Pius delphin*. Le pieux dauphin ; *Δελφίν*, le mot grec, naturellement : c'est plus savant. Le dauphin : genre de mammifère cétacé, de la famille des delphinidés, de la tribu des delphininés, disent les dictionnaires, aussi savants que Brantschen.

Dans l'antiquité païenne, le dauphin était regardé comme l'ami des hommes, qu'il sauvait des naufrages. Cette réputation de sauveur l'avait fait choisir par les premiers chrétiens comme l'image du Sauveur Jésus-Christ. De plus, le dauphin est aussi un poisson (c'est le

GOMESIANVS CONVENTVS.



CruX anchora salutis



NEPTVNVS pelago quoties immugit, aſyli
Sacri tunc nautis anchora iacta, ſalo eſt.
Hanc pius amplexu delphin circumplicat, imo
Poſſit vt infigi firmiùs inde loco.

Anchora CruX **CHRIST**I eſt, quam delphin myſticus arſit
Amplecti, mortis naufragiumq; ſtitit.

Quàm benè te decorat CruX alma, **GOMESIA**, firmam
Quod Crucis in, merito ſpemq; fidemq; loceſ.

Quiſſe coronis ea eſt noſtrę colophonę ſalutis,
Non aliam laurum tempora Vatis amant.

*PETRUS BRANSCHEM, Ludi litterarij apud Sedunenſes Moderator
Anno ſal. hum. 1603. canebat.*

EXCVSA FRIBV RGI NVITONVM.
Apud M. VVilhelmum Meſſ.

nom vulgaire des poissons du genre coryphène) et les lettres du mot grec *ΙΧΘΥΣ* (poisson) sont les initiales de l'affirmation dogmatique suivante : *Ιησους Χριστος Θεου Υιός* : *Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur*. Depuis les catacombes jusqu'à nos jours, le poisson, le dauphin surtout, a sa place dans l'iconographie chrétienne.

3. — *Coronis*. Encore du grec : *κορωνίς*. Le mot, chez Martial par exemple, désigne la fin d'un livre : c'est à proprement parler la ligne que les scribes traçaient à la fin d'un livre ou d'une pièce de vers ; c'est la conclusion de l'ouvrage.

Colophon. Toujours du grec : *κολοφών*. Festus emploie le mot dans le sens de sommet ou de pointe ; c'est le comble et l'achèvement.

L'Alpha et l'Oméga, cela devait paraître rebattu à Brantschen, qui préfère renouveler ses images : le Christ est la fin, la conclusion de l'œuvre de notre salut ; il en est aussi le sommet, la pointe (comme on dit aujourd'hui : être à la *pointe*) : en Lui s'achève notre salut.

4. — Au dernier vers, le mot *Vates* retient l'attention. L'auteur se fait une haute conception de son art : il est, comme Victor Hugo, le *Vates*, une sorte de prophète qui entend la voix de la divinité et qui rend des oracles ! Le lecteur jugera si ces poèmes lui méritent ce titre. Mais à ce sens du sacré il ne veut d'autre fin que la croix : c'est elle qui doit couronner son œuvre, c'est à la dévotion que Brantschen consacre son savoir et son talent.

*

Colophon

Imprimé à

FRIBOURG EN HELVÉTIÉ

par M. Guillaume Maes

*l'an de notre Rédemption*¹

1604

1. — Littéralement : depuis que notre Rédempteur est né.



FRIBVRGI HEL
VETIORVM IMPRESSIT
M. VVILHELMVS MAES,

Anno à nato Redemptore
nostro

CIO IOCIV



Il faut avouer que le ton explicatif et savant du professeur sédunois hellénisant n'a rien de la poésie pure au sens où l'entendait l'abbé Brémond : c'est de la prose savamment versifiée. Elle aurait plu à Ronsard dans sa jeunesse :

Tous ceux qui mes vers liront
S'ils ne sont grecs ou latins,
Au lie d'un livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Mais il faut reconnaître que si l'inspiration n'a pas soulevé le versificateur, ce n'est pas sans plaisir qu'on voit un maître de chez nous se complaire dans ces jeux de l'esprit, il y a de cela plus de trois siècles et demi...

Marcel MICHELET